

PAGES NOUVELLES.

Le petit livre dévoué et ému qui pleure à l'école des mères, *La petite Sœur de Troit*, de M. André Lichtenberger, constitue très heureusement la série inaugurée par *Mon petit Troit*. Ces petites bonhommes, si vivants et si passionnés, paraissent n'être que dans la lignée des "Ames d'enfants", entre le *Petit de Paul et Victor Marguerite*, et le *Petit de Gerette, de Jules Rnard*.

LA PETITE SŒUR DE TROIT.

Troit a une petite sœur.
Ce n'est pas trop tôt.
Un soir, on ne peut pas dire exactement quand, mais il y a déjà bien longtemps, un soir, à l'heure où il fait très bon, très doux, très chaud, au coin du feu près de la lampe allumée, à l'heure où l'on a des pensées tendres et où un peu d'angoisses descend avec la nuit qui tombe et se paquets d'ombres qui remplissent les coins de la chambre, un de ces soirs-là d'hiver naissant, maman a pris Troit sur ses genoux, l'a beaucoup embrassé et lui a dit :

— Troit, est-ce que tu serais content d'avoir un petit frère ? Troit était en train de jouer avec la chaîne de montre de sa maman. Il a réfléchi un moment, et puis il a répondu :

— Non, merci. Si c'est pour me faire plaisir, j'aimerais mieux que vous m'achetiez une tortue vivante. Parce que, vous comprenez, il faudrait que je lui prête mes joujoux, et il les casse ; et alors ça m'ennuierait.

La maman de Troit vient faire une visite à sa maman. Elle a démontré son petit garçon comme ce serait amusant d'avoir un petit frère, de jouer avec lui, de lui donner le bon exemple... Ah ! quant à ça, il faudra être sage pour de bon... Troit soupira. C'est déjà bien difficile d'être sage pour un ; mais pour deux, c'est tout à fait impossible. Troit l'examine à sa maman, qui rit encore plus fort. Le papa de Troit raconte les choses des personnes qui ont quelquefois de choses qui sont excessivement sérieuses...

Papa interroge Troit :
— Aimes-tu mieux une petite sœur ? Troit examine gravement toutes les faces du problème. Une petite sœur ? Ça serait peut-être plus amusant. Marie de filly est très gentille. Elle lui a apporté hier un sucre d'orge à l'entier. Oui, Troit aime bien les petites filles. Et puis elles sont moins fortes que les petits garçons. Alors, si on se jure... Maman et papa sont en train de causer, très absorbés. Comme une vaille, la voix perdue de Troit leur traverse le tympan :

— Eh bien ! papa, si ça t'est gal, j'aimerais mieux une petite sœur.
— Allons, tant mieux. N'oublie pas d'en demander une au Dieu tous les soirs.
Et Troit l'a demandé tous les soirs. Tous les soirs... enfin, au bout de huit jours, ça n'a rien fait. Il y a des soirs, on se salue, on n'a rien demandé, on n'a rien dit. Alors, peut-être que ces soirs-là...

Sans doute, on fait sa prière, seulement c'est un peu en de dans. Mais tous les soirs où il s'est pas endormi trop vite, Troit a demandé au bon Dieu de lui envoyer une petite sœur. Et lui a bien expliqué comment elle doit être. Il faut qu'elle soit très jolie et très sage, pas si grande que Troit, et qu'elle aime beaucoup la viande et pas du tout le dessert. Alors Troit lui enverra sa viande à lui et man-

gera son dessert à elle. Et puis il faudra qu'elle s'appelle Polycarpe. Polycarpe, ce nom tient au cœur de Troit ; on ne sait pas pourquoi. Maman a jeté les hauts crins. La petite sœur s'appellera Lucoette. Quel vilain nom ! C'est un nom de chien ; Polycarpe est bien plus joli. Enfin, si elle est bien plus petite que Troit et n'aime pas du tout le dessert...

D'ailleurs, Troit a un peu oublié ces derniers jours qu'elle devait venir. Il s'est passé tant de choses qu'il est bien excusable. Maman était très fatiguée, et même un peu malade. Alors elle a dit à Troit qu'il irait faire un séjour avec Jane, sa bonne anglaise, chez Mme de Tréan, la vieille dame aveugle qui habite un chalet rouge sur la falaise. C'est bien aimable à Mme de Tréan d'inviter Troit. Mais il aurait mieux aimé rester près de sa petite maman qu'il n'a jamais quittée. Et elle aussi, elle serait si forte en embrassant qu'on aurait cru qu'elle ne voulait pas le laisser s'en aller. Mais il a bien fallu partir. Tout doit être prêt à l'avance pour Mlle Lucette (quel vilain nom !), et Troit ne reviendra que quand elle sera arrivée. C'est une vraie princesse, cette jeune personne. Il y a déjà sa nourrice qui est là, une énorme femme qui ne parle presque pas français et qui inspire à Troit un respect proportionné à ses dimensions. Le berceau aussi est tout dressé. Ce n'y a qu'elle qui manque. Ce n'est pas poli aux enfants de faire attendre les grandes personnes.

Tous les jours Troit vient faire une visite à sa maman. Il l'embrasse vite et se dépêche de regarder dans tous les coins de la chambre pour voir si elle n'y est pas cachée. Toujours rien. Après ça visite, Troit retourne chez Mme de Tréan et pense à autre chose.

Mme de Tréan est très bonne. Troit l'aime beaucoup, quoiqu'il ait quelquefois un peu peur d'elle à cause de ses yeux qui ne voient pas. Tous les soirs il reste assis près d'elle, très longtemps, devant le feu qui pétillote. Quelquefois il regarde des livres d'imagerie pendant qu'elle tricote ; d'autres fois elle lui raconte des histoires, des histoires magnifiques. C'est elle qui sait les plus belles.

Un soir, Troit rentre songeur ; il est si plongé dans ses méditations que Mme de Tréan s'étonne et l'interroge. Qu'y a-t-il ? est-ce qu'il a fait une sottise ou peut-être a-t-il un peu mal au ventre ? Ce n'est pas cela. Troit prend la parole :

— Madame, je voudrais savoir d'où viennent les petits enfants. Jane dit qu'on les trouve sous les choux. J'ai vu une image où une cigogne en tenait un dans son bec. Et Bertrand, le jardinier, m'a raconté qu'on les achetait au marché comme des petits canards. Mais je sais que ce n'est pas vrai. Dites, madame, comment est-ce qu'ils viennent ?

Mme de Tréan répond doucement :
— C'est le bon Dieu qui les envoie la nuit sans faire de bruit et sans que personne les voie passer. Un ange vient les déposer dans le berceau qu'on leur a préparé. Et il faut beaucoup les aimer et les caresser, parce que, comme avant ils étaient au ciel, ils sont très tristes et pleurent beaucoup.

Troit songe. Comme il doit y en avoir au ciel des petits enfants qui attendent de naître ! ça doit en faire du bruit ! Alors, comme ça, les petits enfants connaissent le bon Dieu. Ils viennent de le voir. C'est drôle. Peut-être que la petite sœur... Mais Jane vient chercher Troit pour le cou-

cher et le trouble dans ses pensées.
Ce matin Jane est très gaie en habillant Troit. Elle est si gaie qu'on ne la reconnaît presque pas.
— Quel dro'e d'air vous avez aujourd'hui, Jane !
Jane rit et dit :
— Croyez-vous ?
— Jane, qu'est-ce qu'il y a ?
Oh ! dites-moi...
— Il faut deviner.
— On a retrouvé ma toupie ?
Le cheval noir s'est échappé ?
Il a uégé du sucre candi comme au pays de Cocagne ?
— Mais non, monsieur Troit ; voyons quelque chose qui n'attendait... Vous savez bien... dans le berceau...
— La petite sœur est arrivée !
Elle est là ; si Troit est sage, il la verra cet après-midi. Cette nouvelle enivre Troit. Enfin la voilà, cette petite sœur tant attendue ! Peut-être qu'il faudrait lui porter un joujon ? Non, pas le cheval à mécanique, elle pourrait l'abimer. La poupée rose ? elle est bien laide. Le grand polichinelle est trop lourd. Bah ! il y a d'autres joujoux à la maison de maman.

La matinée s'est trainée bien tranquillement. Enfin la voici terminée. Troit a déjeuné ; il est habillé ; en route ! Troit gambade comme un cabri le long du chemin. Quand il est gai, il a besoin, comme ça, de rire avec ses jambes. Et aujourd'hui elles ont de vrais fous rires, les jambes de Troit. Elles l'emporment à droite, à gauche, par ci, par là. Que cette Jane est lente ! Elle l'appelle et lui dit d'aller plus doucement. Troit s'en moque. Il a tort. Il tombe par terre de tout son long et s'écorche le genou. Jane le ramasse, le grondant, l'époussette et le prend par la main. Il est calmé.

— Dites donc, Jane, la petite sœur ne courra pas aussi vite que moi, hein ?
— Non, pas tout à fait aussi vite, monsieur Troit, vous pouvez être tranquille.
Pas tout à fait ? C'est juste ce qu'il faut. Alors, quand ils joneront à l'attrape, Troit pourra l'attraper, dès qu'il en aura envie ; et il ne se laissera prendre qu'au moment qui lui conviendra. C'est parfait. Seulement il ne faudra pas qu'elle grogne...
— Dites donc, Jane, elle sera bien sage, n'est-ce pas ? Sans ça je lui donnerai une tape...
— Tâchez vous-même d'être sage ! faut-il avoir peur de courir pour vouloir déjà la taper ! Pauvre chérubin !

Troit est offensé ! Cette Jane ne comprend rien de ce qu'on dit. Naturellement il ne va pas lui donner la tape tout de suite ; c'est sûr ; ça sera plus tard, dans le long temps, demain peut-être... Et tâchez de ne pas faire de bruit en entrant ! Votre maman est très fatiguée, et peut-être qu'elle bébé dormira.
C'est ennuyeux. Troit aurait des tas de choses à raconter à sa maman. Hier il a trouvé un très beau coquillage rose. Et puis il a tenu très longtemps la bride du cheval noir. Et puis, il faut bien le dire, il a fait un accroc à son pantalon ; pas le neuf, heureusement... Mais voilà déjà la porte du jardin. Troit la franchit précipitamment. Il commence à avoir une espèce d'inquiétude vague. Après tout, il ne le connaît pas du tout, cette petite personne. Et quand Jane a tiré le cordon de sonnette, une envie baroque le saisit de prendre ses jambes à son cou... Quelle belle idée !... C'est Thérèse, la vieille cuisinière, qui ouvre la porte. Elle a reconnu la voix de Troit.

— Eh bien ! monsieur Troit, venez allez la voir, votre petite sœur ! Mais ne faites pas trop de bruit. Votre maman veut vous embrasser d'abord. Montez tout doucement.
Troit gravit l'escalier. Il est de plus en plus ému. Il y a dans la maison un grand silence qui vous serre la gorge. Il faut qu'il attende dans le corridor. Jane va voir s'il peut entrer chez sa maman. Troit attend longtemps. Il est tout à fait grave. Ce serait l'heure du goûter... Mais voilà papa...
— Papa !
— Ohut. Viens près de ta maman. Elle est malade. Il faudra seulement lui dire bonjour, et puis tu t'en iras.

— Ça n'est pas gai, tout cela. Papa n'a pas sa belle mine des jours où il est sanglé dans son grand uniforme d'officier de marine. Papa est tout ébouriffé. Il a les yeux rouges et est habillé tout de travers. Quel bouleversement pour cette petite personne ! Troit se sent mécontent... La chambre de maman est presque noire. Ça sent comme chez le pharmacien. Maman est dans son lit, toute pâle, toute blanche. Elle a l'air si fatiguée. Pourtant un tout petit sourire effleure ses lèvres, quand Troit s'approche. Il se penche pour l'embrasser très alurt, et il murmure machinalement :
— Vous savez, maman, j'ai trouvé un beau coquillage...
Mais papa le fait taire, l'embrasse et le remet dans le corridor entre les mains de Jane. Il se retrouve en plein jour, très désorienté. Maintenant il faut aller voir la petite sœur. Ah bien ! ça c'est plus amusant. On va pouvoir un peu sauter et rire. Chut ! la petite sœur dort... Quelle paresseuse ! Troit aura vite fait de la réveiller...
— Si vous faites du bruit, monsieur Troit, on vous renverra tout de suite.
Troit promet d'être sage. Il suit le corridor sur la pointe des pieds. Jane frappe à une porte. L'énorme nourrice apparaît ! Elle se sourit en découvrant des dents de canibale qui impressionnent Troit, et lui dit :

Troit s'arrête interdit. C'est peut-être une injure. Qu'est-ce qui va se passer ? Non ! la nourrice est Alsacienne. Ça veut dire que bébé fait dodo. Troit rassuré se glisse tout doucement. Il se dirige vers un grand berceau rose. Nourrice en écarte les rideaux. Troit se penche, et il aperçoit...
Il aperçoit une espèce de pomme cuite toute rouge, toute ratinée, avec ça et là des excroissances et des trous. Ça a vraiment l'air d'une figure toute petite sur laquelle on se serait assis et qui aurait très chaud. Il y a aussi de microscopiques petites mains de vieille, toutes rouges, toutes ridées. Ça a un aspect vieux, misérable, racorné... Troit est consterné.
— Oh ! bébé ! dit la nourrice. Troit lève la tête avec hésitation, puis il reporte ses yeux vers le bébé qui dort toujours. C'est ça, la petite sœur !
— Eh bien ! monsieur Troit, qu'est-ce que vous pensez de votre petite sœur ?
— Est-ce que vous ne croyez pas, Jane, qu'en la renvoyant tout de suite, le bon Dieu voudrait la changer pour une autre moins laide ?

CONNAISSANCES UTILES

Pour repasser le crêpe anglais.

Pour repasser et réappréter les voiles de deuil en crêpe anglais, on les place entre deux flanelles, et sur celle qui est la partie supérieure, on pose un linge mouillé. On repasse ce dernier jusqu'à ce qu'il soit sec. A ce moment, le crêpe est repassé. A recommander au moment de la Toussaint.

Contre les engelures.

Faire bouillir des épiluchures de céleri dans de l'eau. Quand elles sont cuites, on les retire du feu et on les laisse diminuer un peu de température. Il faut que la chaleur de l'eau puisse être supportée par la main.

On y trempe les engelures pendant dix minutes. On les éponge ensuite et on les maintient à la chaleur, à l'abri de l'air. Renouveler l'immersion au moins deux fois par jour après avoir réchauffé l'eau. Elle peut servir de quatre à six jours.

Pour faire revivre l'encre sur les vieux parchemins.

On les badigeonne avec de l'hydro-sulfure d'ammoniaque. Il enore steints redevient noir, tout au moins suffisamment pour permettre de la lire.

Chouchoute gariée.

Formule. — 2 kilogrammes de chouchoute, 250 grammes de saindoux, 250 grammes de lard maigre, 150 gr. de saucisson de Lorraine ou six saucisses de Strasbourg, 15 grammes de poivre, autant de baies de genièvre, une gousse d'ail, un oignon piqué de deux clous de girofle, 1/2 feuille de laurier, 1/2 litre de vin blanc du Rhin ou de Bourgogne.

Opération. — Envelopper les condiments dans un petit linge, laver la chouchoute deux fois et la presser très fortement par toutes les petites poignées pour la sécher complètement. Laver le lard et le saindoux dans le fond de la casserole, un lit de chouchoute, le lard et le saucisson, couvrir avec ce qui reste de chouchoute, de saindoux, le vin et un papier blanc un peu fort et un couvercle ; faire partir sur un feu moyen et pousser au four un peu chaud à 9 h. 12.

N.B. — On peut rôtir une demi-grive par personne et les mettre au milieu de la chouchoute. On peut aussi servir en même temps des pommes de terre cuites à part. Si on sert des saucisses de Strasbourg il faut les pocher simplement dans l'eau bouillante pendant 10 minutes. On les divise par le milieu, on taille le lard en morceaux égaux et on dresse autour de la chouchoute en alternant.

VOIX DU SOUVENIR.

Le cœur a-t-il, errant, se reporter, Te qui ne rêve, de ce chère soldat. Le chemin, la maison, la porte, Te qui revient en deux jours de paix. Comme un grand mortuore des bois Qui se balaie et longuement effleure, Souriant et triste à la fois. Le passé partout chanée et pleure.

Son lola n'qu'un air solime apprécié, l'redit on de vague voix. Les beaux jours, l'espérance morte, Et le moment d'un dur sacre de foi. L'amour jeune aux ardeurs froids, Treuve, ignorant du jour. Souriant et triste à la fois. Le passé partout chanée et pleure.

Pas de canal entre la Baltique et la mer Blanche.
Washington, 17 décembre. — Dans une communication au département d'Etat, le consul général Holloway, à St-Petersbourg, dit que le gouvernement russe n'a nullement l'intention de construire un canal aux vasesaux pour relier la Baltique à la mer Blanche. Il demande que les journaux américains soient bien informés de ce fait.

BRIGALHÈRES.

(Choses égarées.)
Suite.

Après ce groupe, et dominant de toute la hauteur d'un piédestal chargé de fleurs naturelles, vient un simple croix avec cette inscription latine «*Mors mortem superavit*». La mort a triomphé de la mort. Et pour traduire expressément ces trois mots, on a enchaîné au pied de l'instrument du supplice divin un squelette tenant la faux à la main. Comme pièce anatomique ce squelette doit avoir du mérite et a été certainement monté par un habile praticien, mais il rappelle un peu brutale ment et avec trop de réalisme l'humanité des choses de ce monde. Si telle a été, du reste, l'intention de celui qui a conçu et exécuté l'allégorie, il ne paraît pas avoir atteint son but, car les Gádians ne semblent pas prendre garde au sens tristetement philosophique du groupe. Même la remuante curiosité de la foule provoque des questions étranges. «*Avant de figurer à la procession, qui était donc ce squelette ?* » C'était un tambour-major, répond un loustic. Et là-dessus, la pauvre squelette, qui s'était arrêté quelques minutes, est remis en mouvement, les os cliquant et le crâne dodelinant avec ses yeux vides, sous les légères secousses imprimées par les mouvements cadencés des porteurs. En effet, obéissant aux petits coups secs d'un petit marteau d'acier que frappe sur le piédestal, chaque prieur compétent, ces porteurs cachés sous des draperies de ce même piédestal, l'ont soulevé avec ensemble et ont gagné un peu de terrain pour faire place à la musique militaire qui joue des airs funèbres. Ces airs sont entremêlés des coups d'une cloche qui tinte à résonance par intervalles. Puis, lorsque la musique se tait, éclatent les sons étranges et déchirants d'une trompette tout à fait extraordinaire, non comme forme, mais comme notes. Ce sont celles méme, dit le peuple, qui retentirent dans la vallée de Josaphat. Et ces mêmes rélexions font revenir à ma mémoire le sermon prononcé, il y a plus d'un siècle, par un curé d'un petit village du Béarn, sermon qui a eu les honneurs de l'impression : «*La cote de Josaphat qu'éy e coste de bouhe-brac*».

Une descente de croix, de grandeur naturelle, montre deux «*tutes*» grimées symétriquement sur deux échelles ; nos tures en turban, caftan et bottes de marocain, ont déjà détaché les bras du Sauveur et se préparent à l'ensevelir. Le crucifié lui-même a ce réalisme brutal qui est de tradition en Espagne : on n'a omis ni une blessure ni une contusion ; le corps n'est qu'une plaie et les doigts sont déjà noirs. La tête est de belle facture avec ses cheveux et sa barbe presque couleur d'ébène, alors que chez nous le Christ est toujours représenté d'un blond aride.

Autre corps de musique suivi de délégations de diverses confréries religieuses. Au milieu de ces délégations, l'on remarque douze femmes costumées à peu près comme dans les tableaux de sainteté du quinzième siècle italien. Ce sont les douze sibylles.

Voici maintenant des petits anges qui forment un groupe exquis ; il est formé d'une vingtaine de fillettes toutes charmantes, avec leurs ailes de gaze aux épaules, leurs bandelettes ou diadèmes d'or tranchant sur les boucles brunes de la chevelure et leurs tuniques légères laissent les bras nus. Habillées aux frais de leurs parents, presque toujours des ouvriers, ces fillettes sont délicieusement attentives ; les soies miroient, les ors brillent, les palettes chatoient, et les petits minois sourient. Tout ce petit monde sérapique est reparti et trainé dans plusieurs chars en forme de vastes coquilles nacrées. Derrière, marchant à pied,

qui allaient lui être posées.
— Comment vous nommez-vous ? fit le regardant bien en face le commissaire.
Quelle est votre profession et où habitez vous ?
— Mon nom est André de Carol, je suis coullissier et j'habite 94, rue Saint-Georges.
— Quelles sont vos relations avec la victime ?
— M. Roger-Mornay était mon commanditaire ; j'ajoute que de plus, il était aussi mon ami.
— Était-il, vous pouvez dire est, car, Dieu merci, M. Roger-Mornay n'est pas mort, fit le commissaire en examinant sur la figure d'André de Carol l'effet qu'allait produire cette déclaration.
André de Carol eut un geste de joie.
— Roger-Mornay n'est pas mort !
Mais alors que faisons-nous ici courrons auprès de lui, mettez-moi de suite en sa présence, et s'il n'a pas encore nommé son assassin, demandez-lui si c'est moi qui l'ai frappé !
Et comme le commissaire, étonné par son attitude, le regardait sans lui répondre, André de Carol ajouta :
— Qu'attendez vous pour me conduire vers ce pauvre homme ? Je vous en prie, je vous en supplie ; s'il allait mourir avant d'avoir pu parler !...
Le magistrat eut une seconde d'hésitation, et laissa échapper

un geste d'impatience.
— Il est très fort, se dit-il.
Cet homme doit avoir constaté que sa victime est perdue ; de plus, à cause de la nature de la blessure, il croit qu'il lui sera impossible de parler. Voilà pour quoi, sans danger pour lui, il demande la confrontation.
— Non, monsieur, Roger-Mornay n'a pas encore proféré une parole, reprit le magistrat à haute voix ; mais l'éminent chirurgien qui se trouve auprès de lui, s'il désespère de le sauver, ne renonce pas à l'espoir de lui faire recouvrer quelques moments de lucidité avant sa mort.
André de Carol qui dès les premiers mots avait montré une grande tristesse, se raccrocha à l'espoir qu'on venait de faire lui à ses yeux.
— Nous ne devrions pas quitter un instant le chevet de M. de Mornay et s'il peut parler, il est absolument indispensable que vous soyez là afin de recueillir ce qu'il dira.
— Je sais ce que j'ai à faire ; on doit me prévenir dès que M. Roger-Mornay recouvrera ses sens, répondit sèchement le magistrat.
Puis reprenant son interrogatoire :
— Que venez-vous faire chez votre associé ?
André de Carol eut une seconde d'hésitation, et laissa échapper

MARINS ANGLAIS ET AMÉRICAINS.

London, 17 décembre. — On a beaucoup parlé récemment de planer une statue de Washington dans l'Abbaye de Westminster, mais c'est un projet qui n'aboutira à aucun résultat.

Une lettre intéressante envoyée par un membre de l'équipage du navire de guerre de première classe anglais, le *Powervill*, qui était récemment à Manilla, parle des excellentes relations qui s'y sont établies entre les marins anglais et les troupes américaines.

Cette lettre a été publiée. En voici quelques passages :
Nos hommes et les soldats yankees sont dans les meilleures relations. Très peu d'Américains étaient en uniforme. Ils se contentent, les trois quarts du temps, de porter le numéro de leur régiment sur un morceau de papier attaché avec une épingle sur leur jaquette. Aucune raideur, aucune froquer dans leurs rapports avec nos hommes.

La nature opère les guérisons après tout.
De temps à autre, néanmoins, elle se trouve embarrassée et a besoin qu'on l'a assiste.

Les choses suivent une mauvaise direction.
Il faut alors arrêter la maladie et remettre le système dans la voie qui ramène à la santé.

L'huile de foie de morue, avec les hypophosphites peut remplir ce but.
Elle fortifie les nerfs, nourrit les tissus affaiblis, et enrichit le sang.

50 cts et \$1.00 avec tous les pharmaciens.
SCOTT & BOWNE, chimistes, New York.

on d'un ordre reçu, et il me embla que j'accomplissais un evor d'honneur auquel je ne ouvais me soustraire sans forfaiture. J'étais en somme, très précité. Je devins plus calme que je fus arrivé à Orléans, après de ma mère. Mais bientôt on nouvelle idée fixe s'empara de moi. J'avais eu tort de partir sans revoir Mlle Geneviève. J'aurais dû, au contraire, tâcher de me rencontrer avec elle encore une fois pour la regarder de oute la puissance de mes yeux, ou graver ineffacement en moi son image, que j'aurais alors emportée pour toute ma vie ; ar j'en sentais que mon existence entière était engagée et que jamais rien ne pourrait guérir la blessure secrète ont mon cœur saignait...
— Vous voyez, monsieur, ne je vous révèle toute ma vie intime. Vous allez, peut-être, le trouver bien naïf... Qu'im porte ! Je me suis promis de vous dire la vérité ; je vous la irai toute.
Après une pause, le lieutenant prit :

— C'est alors qu'est né en moi, désir, d'abord vague, puis précis, tyrannique, violent, de revoir une dernière fois Mlle Andréole.
— Je ne voulais pas céder à cette folle inspiration. Je luttais. Ma raison avait même pris dessus et j'étais décidé à rester à Orléans, quand subitement,

vendredi dernier, l'idée me vint que Mlle Geneviève allait passer la soirée chez Mme Langlade, que j'avais là une occasion de la voir sans être vu... A partir de ce moment j'ai marché comme dans un cauchemar, ayant la sensation d'être poussé par une force intérieure à laquelle je ne pouvais résister.
— Quel train avez-vous pris ?
— Le train qui part d'Orléans à trois heures quarante quatre de l'après-midi.
«*En débarquant à Tours, je me suis rendu quai Foire-le-Roy où je suis arrivé avant neuf heures. Je savais qu'habituellement Mlle Langlade entre neuf heures et neuf heures et demie... Neuf heures et demie ont sonné à la cathédrale.*»
«*À aucun moment ne se manifestait dans la maison... Je commençais à m'inquiéter. Cependant, la fenêtre du salon jaune était éclairée ; et j'avais plusieurs fois entendu dire à Mme Langlade, que lorsqu'elle était seule, elle se tenait toujours dans sa chambre à coucher. Je ne désespérais donc pas. Je suivais anxieusement l'heure sur ma montre. A dix heures moins quelques minutes, un homme s'est approché et est venu sonner. J'ai parfaitement reconnu M. Brisefer.*»
— Où étiez-vous placé en ce moment ?
— Sur le bord du quai, accou-

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

No. Commencé dimanche 27 novembre.

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lotin et A. de Treil.

PREMIÈRE PARTIE

LE CRIME DU BOULEVARD HAUSSMANN.

II L'ENQUÊTE.

(Suite.)

Je suis arrivé ici au moment même où l'épouvantable forfait venait d'être consommé. C'est

embrasser d'abord. Montez tout doucement.
Troit gravit l'escalier. Il est de plus en plus ému. Il y a dans la maison un grand silence qui vous serre la gorge. Il faut qu'il attende dans le corridor. Jane va voir s'il peut entrer chez sa maman. Troit attend longtemps. Il est tout à fait grave. Ce serait l'heure du goûter... Mais voilà papa...
— Papa !
— Ohut. Viens près de ta maman. Elle est malade. Il faudra seulement lui dire bonjour, et puis tu t'en iras.

— Mlle Geneviève allait passer la soirée chez Mme Langlade, que j'avais là une occasion de la voir sans être vu... A partir de ce moment j'ai marché comme dans un cauchemar, ayant la sensation d'être poussé par une force intérieure à laquelle je ne pouvais résister.

— Quel train avez-vous pris ?
— Le train qui part d'Orléans à trois heures quarante quatre de l'après-midi.